

Moebius

Couvre-feu : Pour arrêter de voir des fantômes se coller sur la vitre

Jean-François Poupart

Éloge de la marche

Numéro 116, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/14079ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poupart, J. (2008). Couvre-feu : Pour arrêter de voir des fantômes se coller sur la vitre. *Moebius*, (116), 125–128.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

JEAN-FRANÇOIS POUPART

Couvre-feu

Pour arrêter de voir des fantômes se coller sur la vitre

Je marche au monde
comme un enfant malade qu'on n'a jamais touché
en plein été derrière l'hôpital de la candélie
on m'apprend que l'absinthe est un buisson ardent
il est toujours en guerre en algérie
il m'a donné une djellaba orange
je l'ai portée une seule journée couvert de honte
je dois descendre dans ma cave
me confronter avec la peur il y a un rat
énorme blessé au cœur
je dois l'achever
et c'est dans ces marches de poussière
que je dois me recomposer
je n'ai pas la patience des nouvelles méthodes
je prends un tuyau de fonte pour avancer
il y a une petite fille sale à travers
il y a plusieurs morts impossible de remonter
la musique tombe j'ai la bouche collée à la terre
et les traces du rat s'arrêtent à moi
il est dans moi
je marche vers ma peur

j'ai la peau facile c'est comme ça
mon ami a une grande cicatrice autour de la tête
il n'a plus rien à vivre
sur la rue il s'observe souvent
dans le reflet des vitrines
il ne regarde que lui

il m'a raconté une fois une embûche en algérie
il était jeune et posait des barbelés dans le désert
c'était la première fois il a tué un homme
ce n'est pas si grave il a recommencé
c'était les ordres ou l'ombre

je descends avec ma peur de papier
il m'attend entre les murs
il y a de la limaille autour du trou
il gruge jusqu'au fer
il est zen et moi maladif
il n'a plus peur maintenant
je le plains il est formidable
il me remet une baïonnette algérienne
je lui demande si elle a servi
amère comme les montagnes

j'ai le goût de la tôle
et la vieille voix des enfants armés
contre la noirceur je descends
jusqu'à la fraîcheur d'un corps qui s'ouvre
il y a de l'air et du foin de la vitre sous les abris

c'est dans les yeux qu'il faut chercher la pitié
et les arches vides
la rue du jour comme un four va me dévorer
on a fermé les bures métalliques nos yeux et le cœur rapide
il y a une montagne coupée en deux tout est jaune
des rails et sa tête de trépané
il boit tous les malheurs du monde
nous marchons vers l'arène
où les écailles de poissons nous lèvent le cœur
j'ai la peur du vide lui n'a peur de rien
c'est une grande bouche râle et pâle
avec le sourire armé d'un rat il me raconte
l'algérie en photomontage
vanessa paradis est en eau sur le portage
le porte-avion l'attend devant son bar
il est célèbre il taille
en dés précis les légumes du dîner
allez à qui penses-tu vraiment quand tu découpes

ce quartier de viande et tes mains et ta fille
c'est la plus petite sur la photo
elle ne te ressemble pas du tout

je ne pense rien du ciel
je descends un peu plus avec toi
les fantômes veulent nous parler
nous dire qu'il n'y a pas d'espace

on avançait avec la pente sans diviniser les fous derrière
ceux qui se prennent pour le soleil
en s'éteignant des cigarettes sur les avant-bras
la terre jaune et des épaves
ceux dont le crâne rasé porte des cendres
le bruit de ce qui reste en vie
et l'esprit du métal sur la langue
on fondait les corps de grands pavillons de grandes bèches
avec lenteur pour déplacer l'humidité des trésors
les os des grandes personnes
les mauves les arabes gris une marche
la citerne et le terrain vague colombages

c'est la musique qui déraile
dévore tout entier
la charité et ses décombres
où tu mets froidement le feu

un mariage d'oiseaux dans la tête avec le vent qui vente
tu marches depuis que la nuit tombe
le visage à deux mains puis trois puis toutes
parfois il y a tellement de monde
que ça devient un champ d'absinthe
ou de corps en algérie
il y a des fantômes nouveaux
devant les bruits de la terre
tu te penches en bas vers le ciel
pour t'écouter mourir à travers les branches
on te sangle
des bracelets le sourire de ta fille le désert l'ammoniac
te recoudre encore une fois
colmater ta marche immense

entre les murs de la candélie
te faire mordre un os en plastique
te faire redescendre et tu respires
tu expires tu respires tu expires
tu respires tu expires tu respires moins
on t'arrache la photo jusqu'aux veines
tu expires tu expires tu expires

et tu retournes dans le bois loin
avec l'odeur des cèdres coupés
la menthe plein les yeux
tu marches loin sans remparts
en pleine lumière tu rentres dans l'éclaircie
le corps entier loin vers le cœur du monde
végétal animal souterrain les jalousies dans le grand ciel
avec toutes les fougères accrochées au cœur
loin de la guerre des hommes
loin comme une souche loin
loin dans le sillon blanc des pluies blanches
loin des paroles qui exécutent loin avec l'écorce
loin avec les déserteurs du sable plein les poches
loin te convertir aux outardes aux nuages bas
le ventre aux cimes
les yeux aux corneilles loin

devenir le sous-bois
la tête dans les vinaigriers
sans te relever jusqu'à l'immense
cicatrice du matin neuf